

La mentalité hongroise et la langue hongroise dans la théorie de Sándor Karácsony (1891-1952)

Zsuzsa HETÉNYI

Université de Budapest, Hongrie

J'aimerais rappeler un colloque qui fut organisé en 1925, à Oslo, sur le sujet «Mankind, Nation and Individual from a Linguistic Point of View», et dont les communications ont été éditées par Otto Jespersen sous le même titre¹. Le colloque a examiné dans quelle mesure la langue est une institution sociale, et Otto Jespersen a exprimé ses doutes quant aux éléments psychosociologiques de la théorie de Saussure. En 1926 Charles Bally dans son article «Langue et parole» lui a répondu et a défendu les idées de Saussure. Charles Bally a commencé ses cours sur la théorie saussurienne à l'Université de Genève en 1913, l'année où le jeune Sándor Karácsony est venu à Genève. Ainsi l'histoire se répète un peu : nous envisageons de nouveau le problème de la langue et de la nation, comme il y a 70 ans, et j'aimerais vous présenter quelques idées de Sándor Karácsony, qui s'est inspiré, pour son système, de Charles Bally.

Sándor Karácsony est né en 1891 dans un petit village de l'Est de la Hongrie. Il a fait ses études dans le célèbre lycée protestant de Debrecen. Une année de service militaire dans l'armée d'Autriche-Hongrie a éveillé en lui l'intérêt pour l'étude du multiculturalisme et multilinguisme. Après la première année à la Faculté des Lettres à Budapest, il est allé à Genève en tant qu'auditeur de Charles Bally, père de la stylistique fonctionnelle. Il a également participé aux sessions du Bureau International de l'Éducation. A Munich, Vienne et Graz il a pris connaissance de la théorie de Wundt par l'intermédiaire de son disciple Wilhelm Streitberg, et de la théorie de

¹Jespersen, 1925.

Hermann Paul, représentant de la linguistique psychoethnique. A la suite d'une blessure pendant la Guerre (il est devenu invalide pour toute sa vie) il a travaillé dans des écoles militaires. Après la guerre, il a enseigné pendant huit ans dans un lycée, afin de mettre en pratique ses innovations psychopédagogiques. Il écrit des œuvres pédagogiques, ainsi que des petits livres utiles pour les adolescents (p. ex. comment faire les devoirs en évitant l'automatisme et les stupidités; il a même rédigé un journal intime pour les adolescents). Sándor Karácsony fut un membre actif de l'organisation de la jeunesse religieuse œcuménique (YMCA); mais, en 1931, voyant l'alignement des cercles religieux sur le pouvoir gouvernemental pro-allemand, il a abandonné son poste avant de quitter définitivement le YMCA en 1939. Comme Sándor Karácsony écrivait toujours sur la compréhension mutuelle entre les petits peuples de l'Europe Centrale, il est devenu une personne indésirable (la Hongrie s'est alliée à l'Allemagne de crainte d'être entourée des pays nommés «la petite entente» et a reçu tout de suite les territoires de ces petits peuples autour de la Hongrie avec l'aide allemande). Après la guerre Karácsony a joué un rôle actif dans différentes organisations de la jeunesse et de la culture. Il sera à nouveau une personne indésirable, cette fois sous le régime communiste (le parti communiste a pris le pouvoir en 1948 lors d'élections falsifiées). Sándor Karácsony a été souvent attaqué, son département a été fermé, il a été privé de son poste universitaire et même du droit à la retraite. Il est mort en 1952. La première réédition d'un de ses livres n'a vu le jour qu'il y a 10 ans.

Karácsony se considérait avant tout comme un pédagogue, mais son système, fondé sur la psychologie sociale, embrasse tous les domaines de la vie et constitue un système philosophique. La théorie de Sándor Karácsony est présentée dans neuf grands livres publiés entre 1938 et 1947. (Il faut dire qu'après 1938 il a été coupé de toutes sortes de contact, soit scientifique, soit personnel, avec l'Europe).

La théorie de Sándor Karácsony réinterprète plusieurs catégories de la «Völkerpsychologie», la psychologie sociale de Wundt, mais ne les accepte pas sans critique. La plus grande différence peut se résumer dans le fait que Wundt considère la Science et l'Art comme des productions individuelles, c'est-à-dire que pour lui un poème de Goethe n'est pas un phénomène déterminé par la psychologie sociale, tandis que Sándor Karácsony inclut Goethe aussi bien que les chansons populaires dans le cadre des rela-

tions sociales. Dans son premier volume intitulé *Grammaire hongroise fondée sur la psychologie sociale*, il part comme toujours de la langue comme moyen éducatif, mais, comme dans toutes ses œuvres, il accorde également une place importante aux particularités de la langue comme base de la communication :

La langue de notre *sophocratie* (c'est-à-dire les intellectuels — Zs. H.) n'est pas une langue originale, mais traduite. Elle a été traduite après 1825 et surtout en 1867 (l'année du compromis entre l'Autriche et la Hongrie). Elle était utilisée comme langue de l'armée commune d'Autriche-Hongrie, langue de l'enseignement (traduite à partir du latin et de l'allemand), langue scientifique, langue des métiers, du commerce et de l'industrie, de la correspondance commerciale; langue du droit, de l'économie, de l'administration, du chemin de fer, de la poste, des journaux, etc. Ainsi, tout ce qui était le moyen et le résultat d'un développement économique était traduit très rapidement et superficiellement. Le hongrois original n'est resté intact que dans la langue du peuple et dans celle de la littérature.

(1985 : 235-236)

Le problème est lié au fait que la langue de la sophocratie n'a pas été capable de digérer les éléments étrangers. Elle a donc perdu le contact avec la langue du peuple, en l'absence d'une langue de la classe moyenne qui aurait dû jouer un rôle de médiateur. D'autre part, la langue du peuple s'est figée dans son état du 17^{ème} siècle, incapable de construire les déterminations scientifiques et les thèses ou argumentations théoriques. Puisque la culture doit naître d'un mariage du peuple et de la sophocratie, et se manifester dans la classe moyenne, Sándor Karácsony pose la question suivante : «la culture hongroise peut-elle exister si elle n'a pas de langue ?». En cherchant la réponse, Karácsony attache une importance primordiale à la langue du peuple comme seule base avec ses trois forces (sur lesquelles je reviendrai plus loin). «Cette langue a obtenu sa forme selon le contenu de la culture hongroise. Nous avons devant nous la forme qui nous permet de tirer des conclusions concernant son contenu essentiel»².

Il est bien évident que Sándor Karácsony — en ce qui concerne ses idées linguistiques — est relativiste, puisqu'il considère que la diversité des langues reflète la diversité de la mentalité des peuples qui les parlent. De plus, c'est un relativiste cognitif puisque selon sa thèse de départ la

² 1990 : 328.

langue est formée par les circonstances et par la culture de la communauté qui la parle.

Les trois forces de la langue hongroise, selon Karácsony, sont les suivantes : sa base d'articulation, c'est-à-dire l'intonation et la prononciation, son principe de parataxe (coordination, juxtaposition) et la symbolique de ses figures primitives. Ces trois forces se mettent en action quand un élément vient d'une autre langue. Elles ont défendu notre langue pendant des siècles, surtout du danger qui la menaçait de la part des langues indo-européennes qui l'encerclaient. Il faut rappeler que notre langue finno-ougrienne a perdu le contact avec ses parents de langue il y a trois mille ans. Après les périodes ouralienne, finno-ougrienne et ougrienne, les tribus nomades «protohongroises» commencèrent leur migration de deux mille ans et leur langue subit l'influence de plusieurs langues turques et ouralo-altaïques. Arrivées dans le bassin des Carpates, les tribus se mélangèrent aux autres peuples voisins et leur langue fut influencée par les langues slaves et l'allemand. La langue de la culture resta le latin jusqu'au 19ème siècle (János Bolyai publia en latin ses études sur la géométrie non-euclidienne en 1832). Mais depuis la contre-réforme du 17ème siècle, la langue de la culture écrite fut en fait l'allemand (il suffit de citer Georg Lukacs, qui écrivit ses grandes œuvres philosophiques en allemand). Comment la langue hongroise fut-elle capable de survivre à toutes ces perturbations historiques ? Quelles sont alors les particularités de cette langue, les particularités qui caractérisent une communauté qu'on appelle «nation», mais que Sándor Karácsony préfère nommer tout simplement «les Hongrois» ?

Le hongrois est une langue jeune, pittoresque et imagée. Cela ne signifie pas qu'elle est meilleure ou pire que les autres langues. Le hongrois donne la description des choses d'une manière telle qu'on peut les voir, côte à côte, comme elles coexistent dans la réalité. C'est pourquoi on peut dire qu'il est à la fois *primitif* et *objectif*. Le hongrois préfère la parataxe, les constructions coordonnées, il n'admet pas de subordinations, les membres de la phrase ont un lien faible. Le sujet parlant fait le moins d'efforts possible pendant qu'il parle : il ne fait pas d'abstraction, ne met pas en valeur ce qui est plus important, ne met pas les parties de la phrase en ordre logique, il ne donne pas son opinion, ne veut pas influencer son interlocuteur. Dans les phrases coordonnées on n'a pas recours à des particules conjonctives. Un exemple curieux : la grossièreté dans la langue du

peuple. Sándor Karácsony estime que les images obscènes et vulgaires sont largement utilisées en hongrois parce qu'elles font partie de la structure des images vivantes, plastiques, pittoresques, tandis que dans les langues indo-européennes des mots beaucoup moins rudes ne sont pas tolérés par la langue littéraire, puisque les structures utilisées pour exprimer des obscénités sont purement phraséologiques. J'essayerai de donner quelques exemples lexicaux (pas de cette sorte, bien entendu) pour montrer ce qu'il faut comprendre quand Sándor Karácsony parle de la force pittoresque de la langue hongroise. Tandis que dans la langue de la sophocratie le mot «Restaurant-Wagen» est traduit mot à mot de l'allemand, le peuple l'a appelé «bistrot à roues». L'avion était au début «aéroplan», puis «machine volante» (cette dénomination est restée jusqu'à maintenant), mais le peuple disait «dragon de Vienne». Pour montrer la différence entre les visions du monde hongroise et allemande, Sándor Karácsony prend un exemple très spécial : une information de journal de l'entrevue entre Hitler et le gouverneur de la Hongrie, Miklós Horthy. Il prend une seule phrase et la décorique pour montrer que sa structure et son point de vue sont pris de l'allemand. Après deux pages d'analyse ironisant sur Hitler et Horthy, Sándor Karácsony propose la variante qui convient pour la mentalité hongroise. Voici un autre exemple, plus simple : Karácsony cite l'avis écrit sur les billets de bus : « Nous prions MM. les usagers de bien vouloir déchirer leur billet à la fin de leur trajet, afin qu'il soit évitable que les autres passagers fassent des abus des billets déjà utilisés.» Le texte «hongrois-hongrois» : «Si vous ne voyagez plus, déchirez votre billet, pour que les autres ne le ramassent pas». On peut objecter à cette théorie que toutes les langues du peuple sont aussi figuratives que la nôtre. Sándor Karácsony compare quelques proverbes hongrois et allemands pour démontrer que les figures en hongrois viennent vraiment de la vie concrète, tandis que les proverbes allemands sont abstraits. Proverbe hongrois : «Le chien est atteint de rage quand il n'est pas à plaindre». C'est vrai que le chien tombe malade de gastrobronchite quand il est trop bien nourri. L'équivalent en allemand est le proverbe suivant : «Wenn's zum Esel zu gut geht, geht er aufs Eis tanzen». — où l'image de l'âne dansant sur la glace est tout à fait abstraite³. Sándor Karácsony ne se contente pas de montrer que les langues

³ *ibid.* : 288-289.

du peuple sont différentes, mais il propose une analyse comparative de dix pages de deux romans, le *Waldheimat* de l'Autrichien Peter Rosenegger et les récits de l'écrivain hongrois, Mikszáth Kálmán, que je ne peux vous présenter ici.

Karácsony est convaincu que la philosophie est aussi possible en hongrois. Dans notre langue, il est possible d'écrire les relations de la sphère la plus abstraite et intellectuelle, mais cette philosophie sera objective, figurative. Il essaie de montrer comment les images les plus concrètes servent de base pour les signifiants les plus abstraits dans le même champ sémantique : il consacre un chapitre entier à décrire le champ sémantique du verbe «áll» (stehen, stay), et il donne des exemples de comparaison entre l'allemand et le français :

Le français ne peut pas même exprimer ce verbe, il ne le considère pas comme une action. Pour lui c'est une position exprimée en périphrase, avec un verbe d'état. Se tenir, être debout, mettre debout, rester debout. «Debout !» crie-t-il pour le «Tagwache auf !», quand le hongrois dit «le soleil brille déjà sur ton ventre». ⁴

Dans ses exemples linguistiques, Sándor Karácsony part du principe de Charles Bally, qui a lancé un projet de dictionnaire idéologique pour l'enseignement secondaire⁵. Malgré le fait que tous les deux accordent une place importante à l'enseignement, il faut constater des différences. Tandis que Bally veut moderniser l'enseignement et introduire les nouveaux résultats de la linguistique à l'école, et faire comprendre la nature de la langue française en général, Sándor Karácsony a deux tâches devant lui : premièrement, avec la description de la langue hongroise, il essaie d'éliminer une grammaire construite sur la base du latin, c'est-à-dire sur une base indo-européenne, étrangère à la mentalité hongroise. Il voudrait établir une grammaire respectant l'originalité du hongrois, et savoir établir les traits caractéristiques du peuple hongrois à travers cette grammaire. Deuxièmement, avec les changements proposés, il veut rendre possible l'accès à l'enseignement secondaire pour les élèves issus des classes inférieures, pour qui même la langue de l'enseignement est problématique (c'est un élément de la réforme sociale). Bally fait entrer en comparaison l'allemand et le fran-

⁴ *ibid.* : 309.

⁵ Bally, 1911.

çais pour préciser les catégories linguistiques distinctives. Sándor Karácsony, en prenant les exemples de l'allemand, rejette et refuse catégoriquement l'influence forcée de la culture allemande après plusieurs siècles de colonisation autrichienne, et cela, à un moment (les années trente) où l'influence allemande devient de plus en plus dangereuse en Europe et en Hongrie. En entrant dans tous les détails de la langue, Sándor Karácsony veut — comme deuxième tâche — aller au fond des problèmes de l'histoire et du destin hongrois, au-delà de la psychologie sociale. Il espère trouver dans la langue des modèles de mentalité qui sont caractéristiques aussi des formes sociales.

Karácsony a appliqué — *mutatis mutandis* — les vues générales de Bally à un autre idiome, mais il va beaucoup plus loin dans ses conclusions. Dans ses articles «L'enseignement de la langue maternelle et la formation de l'esprit» (1921) et «L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes» (1926), Bally signale que les différences entre les langues expriment les différences de la pensée. Il sous-entend comme allant de soi que chaque langue reflète une autre «Weltanschauung». Il écrit par exemple que «L'araignée évoque des représentations différentes selon que son nom est féminin, comme en français, ou masculin, comme en russe»⁶.

Karácsony met en lumière le problème de la différence entre le système de la flexion et celui de l'agglutination :

Cette différence n'est pas une cause, mais une conséquence. La différence entre les deux langues n'est pas due à leur système de flexions ou à celui de l'agglutination, mais c'est le fait qu'ils sont différents et à cause de cette différence l'une utilise les flexions, l'autre l'agglutination.[...] La mentalité hongroise s'est creusé ce canal, la parataxe, pour rendre possible la parole⁷.

Quand un Français dit «mon père», il se met en valeur par rapport à son père : il prend d'abord lui-même, et son père seulement après. En hongrois on dit «apám» : on exprime une relation dans le même corps de mot. Les mots «mon frère» et «ma sœur» montrent très bien cette relation : les mots «frère» et «sœur» n'existent pas sans affixe possessif. Alors la para-

⁶ Bally, 1927.

⁷ *Op. cit.* : 210, 267.

taxe des deux personnes — du locuteur et de son père, frère, sœur — est évidente. Ainsi l'agglutination suit aussi le principe de parataxe.

La parataxe détermine la construction de la phrase. Les phrases comme *navigare necesse est* ou *la vie est belle* se construisent sans verbe, le sujet et le prédicat n'ont pas de lien grammatical.

Un détail du hongrois — négligé par Karácsony — est que nous n'avons pas de genre grammatical. Un Hongrois n'a donc pas l'association du féminin en disant *terre* ou *lune*, il ne divise pas le monde selon ce principe. (La traduction littéraire a alors bien des difficultés avec certains poèmes. Mais ce n'est bien sûr pas une question purement littéraire, il s'agit vraiment d'une autre vision du monde.)

L'ordre des mots en hongrois suit une logique diamétralement opposée à celle des langues indo-européennes. Après la partie connue (sujet) on met tout de suite le message essentiel, c'est-à-dire qu'on ne met le prédicat qu'après l'élément nouveau, le tout précédant les éléments secondaires. Par exemple, les premiers mots de la Marseillaise *Allons, enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé* en hongrois sont rangés comme suit : *Allons, patrie de / enfants /, arrivé est / gloire de / jour*. Prenons un panneau d'interdiction, où le français change l'ordre des mots pour attirer l'attention : *Défense de pénétrer dans le parc à bicyclette sous peine d'amende*. Ce panneau a fait rire mon fils (il a compris peut-être que quelqu'un qui met les mots d'une telle manière doit concevoir le monde d'une façon totalement différente de la sienne) pour qui en hongrois ce tableau dirait : *Amende de / peine sous / bicyclette à / le parc dans / pénétrer / défense*, ici aussi dans un ordre inverse des mots pour attirer l'attention. Je peux encore ajouter que le hongrois est la seule langue en Europe où l'on mette le prénom après le nom de famille (comme Karácsony Sándor, lequel Alexandre? — le Karácsony). Cet ordre des mots est une conséquence du principe essentiel de l'intonation descendante. L'accent tombe sur la première syllabe du mot. Le début de la phrase (où se trouve le message essentiel) est le plus fort et est prononcé au registre le plus élevé. Dans les phrases coordonnées les conjonctions ne sont pas obligatoires, elles sont sous-entendues par la réflexion et sont exprimées par l'intonation. A l'époque de Sándor Karácsony, l'intonation montante était considérée comme influencée par le yiddish : son caractère étranger paraît dans les blagues et sur la scène de théâtre. Il faut penser plutôt à une influence de l'allemand

et, de nos jours, à celle de l'américain, de la musique populaire se déversant sur l'Europe depuis les années 50, qui a laissé des traces définitives dans le langage de la jeunesse. Je signalerai en passant que l'intonation descendante du slovaque, seule langue slave où elle existe, témoigne d'une influence de l'intonation hongroise. L'accent dynamique en hongrois donne l'impression d'écouter de la poésie parce que les syllabes accentuées font les césures. (Pour être moins poétique, je peux dire qu'en écoutant un enregistrement hongrois à l'envers nous avons l'impression d'entendre un aboiement de chien, à cause de cet accent fort et court). Il faut dire qu'au 20ème siècle la force du vers iambique a cassé la structure de la poésie traditionnelle; les génies seuls trouvent les formes dans lesquelles le texte se lit à la foi comme vers métrique et vers accentué. Cette circonstance pose des problèmes essentiels pour la traduction littéraire et surtout des libretti d'opéra, où la musique ne permet pas de changer la rythmique.

La musique populaire hongroise traditionnelle peut être décrite avec les mêmes catégories que celles que Sándor Karácsony a relevées comme les trois forces de la langue hongroise. C'est le résultat d'une recherche de deux décennies, faite parallèlement, mais indépendamment des études de Sándor Karácsony. Deux compositeurs, Béla Bartók et Zoltán Kodály trouvèrent que notre langue musicale originale a trois particularités : l'isométrie (les lignes isométriques dans les chansons des paysans avec la même quantité de syllabes); le rythme «parlando-rubato» (la musique suit le texte flexiblement, l'accent parlé) et la gamme pentatonique (base musicale formée de cinq tons). Sándor Karácsony trouve tout de suite une correspondance parfaite entre ce système et le sien. L'isométrie est l'articulation et l'intonation musicale qui ressemble au bruit répétitif de la nature, dans le principe «parlando-rubato» se manifeste la parataxe du texte et de la mélodie, et la pentatonie avec ses cinq tons de base exprime la vision du monde figurative, objective et primitive. En chantant, on utilise les tons qui se trouvent dans la nature sans rien ajouter (sans demi-tons ou notes altérées)⁸. Bartók écrit :

La musique du peuple dans son état actuel est un résultat d'interdépendance des petits peuples du bassin des Carpates qui est un territoire sans

⁸ *ibid.* : 327.

limites géographiques où les modèles des mélodies primitives s'échangent depuis des siècles.

(1937)

Selon Sándor Karácsony, la musique du peuple est tout aussi éloignée de la musique de la sophocratie que ce que l'on a déjà vu dans le cas de la langue. Le génie de Bartók a permis de jeter un pont à travers ce fossé séparant les deux couches de la culture, et de composer la musique en prenant la base spirituelle de la source des chansons des paysans et exprimer un message universel en langue (musicale) de sa nation.

Le même principe de parataxe qui organise les lignes des chansons et les phrases est présent dans les relations sociales :

Notre pays est celui des petites communautés autonomes. Pour un Hongrois, les autres sont toujours égaux ou même placés plus haut.[...] En Hongrie le principe minoritaire est devenu dominant, tandis qu'en Europe c'est le principe majoritaire.

(1990 : 335-336)

Cette conception nous semble aujourd'hui un peu idéaliste. Il est vrai que Sándor Karácsony n'est pas le seul à évoquer la structure traditionnelle du village hongrois comme un microcosme paisible où les Juifs, Serbes, Croates et Slovaques vivaient côte à côte sans conflits; mais il faut bien voir que cette mentalité ne pouvait malheureusement entrer dans la vie politique, ni avant la guerre, ni après, et personne ne pouvait prévoir des changements si rapides dans la mentalité. Néanmoins, Karácsony a raison de dire que la Hongrie fut capable de survivre pendant les siècles difficiles grâce à ces petites autonomies. Les princes indépendants en Transylvanie, les synodes des églises autonomes et les comitats étaient encore plus ou moins contrôlables; mais les petits villages seigneuriaux ou les conseils presbytériaux, coupés de la hiérarchie supérieure, fleurirent sous la domination turque et construisirent un système communautaire qui n'a disparu qu'avec la première guerre mondiale. Mais au moment où cette communauté doit entrer dans les grandes structures d'un comitat ou d'un État, le principe de la parataxe ne peut plus se manifester parce que la structure des comitats et celle de l'État sont le résultat d'un système hiérarchique. C'est pour cela peut-être que les Hongrois préféreraient offrir le trône à l'époque à des rois étrangers, se demande avec une certaine ironie Sándor Karácsony. Ensuite il passe en revue les traits les plus importants de la mentalité hon-

groise : notamment le caractère chevaleresque avec son variant négatif la jobarderie, la naïveté, la résistance passive rejetant sans merci les éléments non-hongrois, et le fait que nous sommes un peuple épris de liberté; nous sommes des hommes des armes. Tous ces traits soi-disant «positifs» sont ramenés au principe d'objectivité et de primitivité. Ensuite il évoque les traits «négatifs», les «péchés» hongrois : nous sommes toujours en désaccord, nous tirons tout en longueur (c'est l'inertie), nous sommes des veléitaires qui commençons les choses avec un grand enthousiasme qui ne dure pas, enfin nous attendons que les alouettes tombent toutes rôties, que la fortune nous vienne en dormant. Selon sa logique, cette mentalité est le garant de survie dans les circonstances de la nation hongroise. Le désaccord exprime notre résistance à être esclaves, à vivre comme un troupeau; l'inertie est la longue souffrance de la passivité entre les courtes périodes de l'action de bravoure, du grand enthousiasme; et enfin nous attendons les miracles — en fait «la mentalité hongroise n'accepte ni le temps limité, ni l'espace limité, ni le lien entre cause et conséquence, alors la spontanéité du miracle est pour nous la seule possibilité. Nous existons toujours en Europe en dépit de la logique de la cause et de la conséquence, c'est un miracle. Notre mentalité asiatique regarde son destin 'sub specie aeternitatis'»⁹.

Le peuple hongrois n'a pas disparu parce qu'on a besoin de ce peuple ici (= géographiquement) et jusqu'à nos jours (= historiquement). Ici — parmi les ethnies germaniques, romanes et slaves, subjectives et compliquées — nous sommes un noyau hétérogène, un peuple avec une mentalité objective et primitive. Historiquement, on a besoin d'un peuple petit et dynamique comme point de rencontre entre les différents «Weltanschauungen» : le christianisme et l'islamisme, l'orthodoxie et la papauté, le catholicisme et le protestantisme, les Églises historiques et les petites sectes, l'Europe de Jésus Christ et l'Asie païenne¹⁰.

Rien de plus naturel que les partisans de la caractérologie nationale aient voulu exploiter les idées de Sándor Karácsony pour montrer que les Hongrois sont une race spéciale. De plus, les intellectuels qui voulaient défendre la Hongrie du fascisme, de crainte qu'il ne menace l'existence du

⁹ *ibid.* : 339.

¹⁰ *ibid.* : 390.

pays, trouvaient dans les idées de Sándor Karácsony un moyen de renforcer la conscience nationale, pour construire une idéologie populiste de l'héroïsme romantique. Sándor Karácsony refusa ces appropriations en soulignant qu'elles négligeaient les côtés pédagogiques; la logique de son livre n'est d'ailleurs pas utilisable à des fins politiques. Après la guerre, Sándor Karácsony ajouta encore que les résultats de sa recherche avaient prouvé que les phénomènes qui lui semblaient être «spécifiquement hongrois» en 1939, devaient être considérés en 1947 comme «le niveau primitif de l'humanité universelle». Sándor Karácsony donna ainsi un nouveau sens au mot «hongrois». Dans son livre *La vision hongroise du monde*, Sándor Karácsony va encore plus loin, en contestant que le concept de la «Weltanschauung» de la pensée allemande ne puisse pas exister en Hongrie. «Les Hongrois ne regardent pas le monde de l'extérieur, mais doivent vivre dans le monde. Au lieu de se rapporter subjectivement, ils participent au monde objectif, réel»¹¹. Par conséquent, la vision du monde n'est pas une matière qu'on peut enseigner en répétant les idéaux abstraits de l'histoire nationale héroïque.

Quelle conclusion peut-on tirer de l'œuvre de Sándor Karácsony, et notamment de son livre *La mentalité hongroise* ? L'enseignement de la langue maternelle est très important, car l'appropriation de la langue maternelle est la première condition pour apprendre des langues étrangères. Et comme la langue n'est pas un code génétique mais est apprise par la socialisation, c'est par la socialisation qu'on devient membre d'une nation. Bien que dans la définition de la nation la langue ne soit qu'un élément parmi d'autres, la langue est la base qui fait naître le folklore, la culture, qui forme la communauté et par conséquent la nation. La langue est beaucoup plus concrète que la nation — l'idée de Sándor Karácsony de connaître la mentalité par l'intermédiaire de la langue est donc tout à fait justifiée et productive. Puisque l'on devient membre d'une nation par éducation, il n'est plus du tout pertinent de demander qui est le descendant des «protohongrois», venus dans le bassin des Carpates il y a 1000 ans. Sándor Petöfi, le génie de la poésie hongroise du 19ème siècle, qui est resté sur le champ de bataille final de la lutte pour l'indépendance hongroise en 1849, était le fils d'un tavernier serbe et d'une servante slovaque. «La question est de savoir si le membre de la nation est prêt à prendre la

¹¹ Kontra, 1992 : 50.

mission donnée par le destin hongrois» conclut Sándor Karácsony. Notre destin est de rester européens dans notre sophocratie — sinon, la Hongrie sera retardée; et de rester asiatiques dans notre peuple — sinon, la nation hongroise s'absorberait dans le mer des grandes nations de l'Europe¹². Notre tâche est de trouver le lien entre eux par les classes moyennes, de réaliser les valeurs européennes dans les formes asiatiques pour être vraiment universels.

© Zsuzsa Hetényi

ŒUVRES PRINCIPALES DE SÁNDOR KARÁCSONY

- (1939) : *La mentalité hongroise et la réforme de notre éducation nationale. Les bases sociopsychologiques de la pédagogie.*
- (1985) : 2e édition corrigée et élargie.
- I. L'éducation de la langue/par la langue et le mécanisme intellectuel de l'esprit social
 - (1938) : *Grammaire hongroise fondée sur la psychologie sociale.*
 - (1941) : *Le système des signes et des symboles.*
- II. La limite supérieure de l'esprit social et l'éducation de la transcendance
 - (1941) : *L'éducation idéologique. La vision hongroise du monde.*
 - (1943) : *Le Dieu des Hongrois. L'éducation religieuse.*
- III. L'éducation sociale et le mécanisme de volonté de l'esprit social
 - (1944) : *Le trésor des Hongrois. Le système de valeurs et l'axiologie.*
 - (1946) : *La jeunesse hongroise. Le système d'actes et l'éthique.*
 - (1942) : *Le peuple hongrois qui se réveille. Le système de coutumes et la pédagogie.*
- IV. La limite inférieure de l'esprit social et l'éducation de droit
 - (1945) : *La démocratie hongroise. L'éducation d'autonomie.*
 - (1947) : *La paix hongroise. L'éducation de paix : après la guerre et vers des réformes.*

¹² *Op. cit.* : 386.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALLY, Ch. (1911) : *La stylistique et l'enseignement secondaire*, Saint Blaise.
- (1927) : «La contrainte sociale dans le langage», *Revue internationale de sociologie*, 35ème année, 5-6, Mai-Juin.
- BARTOK, B. (1937) : *Népdalkutatás és nacionalizmus* [Recherche de chanson folklorique et le nationalisme].
- JESPERSEN O. (1925) : *Mankind, Nation, and Individual from a Linguistic Point of View*, Oslo.
- KARACSONY, S. (1985) : *A magyar észjárás*, (1939) Budapest : Magvető, [La mentalité hongroise].
- (1990) : «A magyar észjárás c. mű ismertetése» [Extrait de la mentalité hongroise], (autoreferátum, 1939), in *Magyar Filozófiai Szemle*, 1990, 3-4.
- KONTRA, GY. (1992) : *Karácsony Sándor*, Budapest.